

L'actualité illustrée



Grâce à des appareils pourvus de téléobjectifs, les photographes surprennent le duc de Windsor qui joue au golf dans le parc du château de Candé.



Le tambour de Pont-à-Mousson est un homme pratique. C'est sur une bicyclette qu'il parcourt maintenant les rues de la petite ville.



Les prisonniers gouvernementaux espagnols sont conduits à la promenade dans un camp nationaliste. (Ph. Trampus.)



La procession dans le cimetière d'Arbour Hill (Irlande) à l'occasion de l'anniversaire de l'insurrection de 1916.



Les personnalités à l'inauguration de la statue du comte Rakoczy, l'un des héros de l'indépendance hongroise (1848). (Ph. Keystone.)



Le barbier des troupes hindoues au travail au camp de Hampton Court. (Mond. Photo-Press.)



Deux chefs de tribus du Nigéria qui représenteront leur pays. (Ph. Keystone.)



Les officiers hindous, ordonnances du roi, qui escorteront celui-ci au cortège. (Ph. Trampus.)

LA PREPARATION DES FETES DU COURONNEMENT A LONDRES

* Feuilleton de « Journal de Roubaix » du dimanche 9 mai 1937. — N° 21.



CŒURS AVEUGLES

par PIERRE DAVESNÈS

Maintenant qu'elle en connaissait le héros, l'aventure l'intéressait bien davantage.

— Alors, cher ami, avait dit Maurice, je vous écoute...

Jean lui dit son désir de partir au loin, n'importe où, et demanda au lieutenant de vaisseau s'il ne lui serait pas possible de s'embarquer avec lui.

Le « Suffren » part pour une mission spéciale, des plus dangereuses. D'ailleurs, vous devez le savoir, un navire de guerre ne peut prendre à son bord aucun passager, à moins d'un cas tout à fait exceptionnel.

— Lequel ? fit Jean, désireux de profiter de la moindre chance.

— Je ne sais pas. Mission, délégation, ou représentation officielle. En tout cas, une autorisation du ministre de la Marine est indispensable.

— Précisément, je connais le chef de cabinet du ministre. Peut-être par son entremise pourrai-je réussir ? Quelle mission allez-vous accomplir ?

— Nous partons faire une croisière dans l'Atlantique, dans le but de détruire les mines mouillées pendant la guerre par les sous-marins allemands.

— Bon ! dit Jean, je vais essayer. Il prit congé de Maurice après avoir reçu tous les renseignements concernant le « Suffren », et la mission que le navire allait accomplir.

En sortant, il se heurta, comme par hasard, à Mado qui, guettant son départ, se trouvait dans le hall d'entrée.

— Comment ! monsieur d'Orsel, lui dit-elle en le grondant du doigt, vous partez sans me dire au revoir... ce n'est pas bien !

— Excusez-moi je vous croyais au tennis et j'avais scrupule de vous déranger.

— Même dans ce cas, répondit la jeune fille en baissant les yeux, j'aurais pu vous offrir un plat de viande et du pain.

Jean reprit un sourire ironique devant cette avance non dissimulée.

Certes, elle était ravissante cette petite Madeleine et il sentait confusément qu'il n'aurait pas grand mal à le conquérir.

Mais ses pensées étaient bien loin des conquêtes amoureuses.

Les femmes ne lui inspiraient plus maintenant qu'une défiance insurmontable.

Sa blessure était encore saignante. Une nouvelle aventure ne lui aurait apporté que désillusions et remords.

Il avait aimé Michèle au-dessus de tout, et il avait placé en elle tout son espoir de bonheur.

Il avait cru en elle et elle l'avait trompé, bafoué. Elle avait anéanti ses croyances les plus profondes.

Non, la femme était devenue son ennemi, il le savait.

Madeleine devant cette fuite resta un instant sur place, se mordillant racémeusement les lèvres, puis tapant du talon, elle s'éloigna, lançant entre ses dents, ce mot qui résumait son dépit : « Imbecille ! »

En arrivant à Paris, Jean d'Orsel alla aussitôt rue Royale, au ministère de la Marine.

La chance le favorisant, il eut tout de suite une entrevue avec son vieil ami Jean Freumaux.

Bien que s'étant dirigé dans des voies différentes, si n'avait point cessé leurs relations.

Jean Freumaux, qui était l'amabilité faite homme, se mit entièrement à sa disposition, et d'Orsel put obtenir sans difficultés l'autorisation de participer à la mission du « Suffren ».

Il partit pour se livrer à une étude sur les explosifs sous-marins.

Tout heureux du résultat de sa démarche, Jean d'Orsel ne s'attarda pas plus longtemps à Paris, malgré l'insistance de Freumaux, qui tenait absolument à lui faire visiter les curiosités de la capitale. Il reprit le chemin d'Orsel.

Faisant un léger détour, il passa par Rouen, afin d'annoncer à Maurice Portel qu'il s'embarquerait avec lui.

Introduit au salon, il fut reçu par Madeleine, qui se montra des plus aimable

et avoua avec des mines pleines de satisfaction qu'elle était heureuse de sa visite.

Jean, se tenant sur une réserve prudente, finit par demander si Maurice tarderait à venir.

— Vous vous ennuyez donc bien avec moi ? dit Madeleine sur un ton de reproche. Vous suis-je antipathique, monsieur d'Orsel ?

En disant ces mots, elle lui lança des regards.

— Oh ! mademoiselle, pas du tout ! Au contraire ! Mais je suis assez pressé et je crains de ne pouvoir attendre votre frère.

Jean répondit cela très sincèrement, ce qui eut le don de faire un plaisir inouï à la jeune fille.

Depuis qu'elle l'avait vu, Madeleine avait beaucoup pensé au comte d'Orsel. Il eût été extraordinaire qu'elle n'y pensât pas. Jean était un très beau jeune homme, portant l'uniforme avec une distinction rare. En joignant à cela le prestige du nom, il est facile d'imaginer le trouble que ressentait la jeune fille. Sentimentale à l'excès et d'une éducation un peu relâchée, cette sportive était aussi hardie que romanesque.

Elle était de cette génération qui inspire à un humoriste cette délicieuse boutade :

« Autrefois, les jeunes filles rougissaient quand elles araient honte, aujourd'hui elles ont honte quand elles rougissent... »

L'attitude plutôt froide de Jean lors de sa précédente visite n'était pas pour rien dans l'éclat du sentiment de Madeleine.

Tout désir contrarié ne s'exaltait-il pas ?

Ravie de la gentillesse soudaine du comte, elle lui dit :

— Si vous le permettez, je puis me charger de mettre mon frère au courant de votre visite.

— Je craindrais d'abuser, mademoiselle.

— Du tout, monsieur, au contraire, cela me fera plaisir.

Et, disant cela, elle sentit une fugitive rougeur envahir son visage.

Beaucoup de jeunes filles modernes cachent sous, les dehors très libres et une allure désinvolte une timidité très grande.

Habituées aux brutalités de leurs camarades masculins, qui depuis la guerre oublient facilement tout savoir-vivre et toute éducation, dès qu'un homme leur parle avec respect et délicatesse les femmes d'aujourd'hui sont étonnées, charmées, disons presque désespérées.

Jamais Madeleine n'avait entendu un homme lui parler aussi doucement, avec autant de véritable respect. Jean d'Orsel avait une voix chaude et harmonieuse qui charmait l'oreille.

— Alors mademoiselle, j'aurais mauvaise grâce à refuser votre charmante entremise. Je venais annoncer à votre frère que je m'embarque avec lui sur le « Suffren ». J'ai obtenu l'autorisation du ministre de la Marine et...

Il n'acheva pas.

Mado le regardait avec un visage anxieux et balbutiait : « Vous partez... vous partez... »

— C'est-à-dire, mademoiselle ?

— Rien, laissez-moi. Laissez-moi, répéta-t-elle en éclatant en sanglots.

Jean d'Orsel tout d'abord, ne comprit pas cette attitude inattendue et essaya de calmer la folle enfant.

— Voyons, mademoiselle... pourquoi ces larmes ?

Et des yeux, il interrogeait Madeleine.

— Je suis folle je sais, vous ne pouvez pas comprendre ! Je ne m'explique pas moi-même. Il y a deux jours, j'ignorais jusqu'à votre existence et maintenant l'annonce de votre départ me fait de la peine... Je voudrais vous dire... mais c'est si difficile de dire ce qu'on pense. Non ! ce n'est pas vrai, vous n'allez pas partir à bord du « Suffren ». Ils en ont pour un an, deux ans, peut-être !

Jean ne savait que répondre. Cette jeune fille qu'il connaissait si bien, qui, sans pudeur, lui disait son amour, qui semblait sincère et profondément malheureuse, cela le bouleversait ! Ah ! certes, il ne s'attendait guère à cette étrange explosion de désespoir !

— Allons, dit-il, ne pleurez pas ainsi, vous me peinez. Vous êtes victime de votre imagination. Voulez-vous bien essuyer vos larmes, petite fille ?

Voulez-vous essayer de plaider la cause de son effronterie ingénue :

— Vous devez me prendre pour un monstre de cynisme, pour une aventurière chontée. Pardonnez-moi, je sais que les convenances interdisent formellement à une jeune fille de laisser deviner son penchant pour un jeune homme... à plus forte raison de lui avouer son amour.

« Mais alors, pour obéir à un préjugé, il faudrait laisser s'enfuir le bonheur qui passe et qui peut-être ne reviendra jamais ! »

« Vous, les hommes, vous avez le droit d'ouvrir tout grand votre cœur. Une femme vous plaît, vous le lui dites. Nous, les jeunes filles, nous n'avons pas le droit d'avouer spontanément à un homme : « Vous êtes celui que j'attendais. Vous seul êtes capable de rendre mon existence pleinement heureuse... »

— Voyons ! Voyons ! petite fille ! protesta Jean d'un ton gentiment gro-

deur, ne dites pas de folles ! C'est à peine si vous me connaissez. Je n'ai échangé avec vous que quelques paroles banales et vous vous imaginez tout à coup que je suis « l'homme de votre vie ». En voilà de grands mots ! Et vous me connaissez bien, très bien, sans doute seriez-vous déçue, pauvre petite.

— Vous ne croyez donc pas à la divination de l'amour ? répliqua-t-elle avec une ingénuité désarmante. Quand on éprouve ce choc révélateur que j'ai éprouvé en vous voyant, a-t-on vraiment besoin d'une agence de renseignements pour savoir qu'on se trouve en face de l'être qui vous est prédestiné de toute éternité ?

— Vous devez lire beaucoup de romans, mademoiselle, répliqua Jean en souriant avec une indulgence teintée d'ironie.

Il n'osa pas ajouter toutefois :

— Et les mauvais romans vous ont tourné la tête...

Ce qui eût peut-être été l'expression de la vérité.

Elle riposta, non sans quelque apparence de raison :

— Si la lecture des romans n'avait troublé le cœur et l'esprit, comme vous semblez le croire, ce serait à chaque flirt, que je devrais avoir cette illusion de me trouver devant le grand, l'unique amour de ma vie. Or, je ne veux pas, je ne dois pas vous le cacher : j'ai eu de nombreux adorateurs, aucun ne m'a produit cette impression. Ne vous moquez pas de moi, je vous en supplie ! Vous autres, hommes vous baptez « coup de foudre » une quelconque sympathie, une attirance plus ou moins facile et éphémère. Les femmes, aussi, éprouvent parfois le « coup de foudre », mais cette révélation terrible les laisse sans force.